

Annie Ernaux

Les années



folio

COLLECTION FOLIO

Annie Ernaux

Les années

Gallimard

Annie Ernaux est née à Lillebonne et elle a passé toute sa jeunesse à Yvetot, en Normandie. Agrégée de lettres modernes, elle a enseigné à Annecy, Pontoise et au Centre national d'enseignement à distance. Elle vit dans le Val-d'Oise, à Cergy.

Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous.

José ORTEGA Y GASSET

— Oui. On nous oubliera. C'est la vie, rien à faire. Ce qui aujourd'hui nous paraît important, grave, lourd de conséquences, eh bien, il viendra un moment où cela sera oublié, où cela n'aura plus d'importance. Et, c'est curieux, nous ne pouvons savoir aujourd'hui ce qui sera un jour considéré comme grand et important, ou médiocre et ridicule. (...) Il se peut aussi que cette vie d'aujourd'hui dont nous prenons notre parti, soit un jour considérée comme étrange, inconfortable, sans intelligence, insuffisamment pure et, qui sait, même, coupable.

Anton TCHEKHOV

Toutes les images disparaîtront.

la femme accroupie qui urinait en plein jour derrière un baraquement servant de café, en bordure des ruines, à Yvetot, après la guerre, se renculottait debout, jupe relevée, et s'en retournait au café

la figure pleine de larmes d'Alida Valli dansant avec Georges Wilson dans le film *Une aussi longue absence*

l'homme croisé sur un trottoir de Padoue, l'été 90, avec des mains attachées aux épaules, évoquant aussitôt le souvenir de la thalidomide prescrite aux femmes enceintes contre les nausées trente ans plus tôt et du même coup l'histoire drôle qui se racontait ensuite : une future mère tricote de la layette en avalant régulièrement de la thalidomide, un rang, un cachet. Une amie horrifiée lui dit, tu ne sais donc pas que ton bébé risque de naître sans bras, et elle répond, oui je sais bien mais je ne sais pas tricoter les manches

Claude Piéplu en tête d'un régiment de légionnaires, le drapeau dans une main, de l'autre tirant une chèvre, dans un film des Charlots

cette dame majestueuse, atteinte d'Alzheimer, vêtue d'une blouse à fleurs comme les autres pensionnaires de la maison de retraite, mais elle, avec un châle bleu sur les épaules, arpentant sans arrêt les couloirs, hautainement, comme la duchesse de Guermantes au bois de Boulogne et qui faisait penser à Céleste Albaret telle qu'elle était apparue un soir dans une émission de Bernard Pivot

sur une scène de théâtre en plein air, la femme enfermée dans une boîte que des hommes avaient transpercée de part en part avec des lances d'argent — ressortie vivante parce qu'il s'agissait d'un tour de prestidigitation appelé *Le Martyre d'une femme*

les momies en dentelles déguenillées pendouillant aux murs du couvent dei Cappuccini de Palerme

le visage de Simone Signoret sur l'affiche de *Thérèse Raquin*

la chaussure tournant sur un socle dans un magasin André rue du Gros-Horloge à Rouen, et autour la même phrase défilant continuellement : « avec Babybotte Bébé trotte et pousse bien »

l'inconnu de la gare Termini à Rome, qui avait baissé à demi le store de son compartiment de pre-

mière et, invisible jusqu'à la taille, de profil, manipulait son sexe à destination des jeunes voyageuses du train sur le quai d'en face, accoudées à la barre

le type dans une publicité au cinéma pour Paic Vaisselle, qui cassait allègrement les assiettes sales au lieu de les laver. Une voix off disait sévèrement « ce n'est pas la solution ! » et le type regardait avec désespoir les spectateurs, « mais quelle est la solution ? »

la plage d'Arenys de Mar à côté d'une ligne de chemin de fer, le client de l'hôtel qui ressemblait à Zappy Max

le nouveau-né brandi en l'air comme un lapin décarpillé dans la salle d'accouchement de la clinique Pasteur de Caudéran, retrouvé une demi-heure après tout habillé, dormant sur le côté dans le petit lit, une main dehors et le drap tiré jusqu'aux épaules

la silhouette sémillante de l'acteur Philippe Lemaire, marié à Juliette Gréco

dans une publicité à la télé, le père essayant vainement, en douce derrière son journal, de lancer en l'air une Picorette et de la rattraper avec la bouche, comme sa petite fille

une maison avec une tonnelle de vigne vierge, qui était un hôtel dans les années soixante, au 90 A, sur les Zattere, à Venise

les centaines de faces pétrifiées, photographiées par l'administration avant le départ pour les camps, sur les murs d'une salle du palais de Tokyo, à Paris, au milieu des années quatre-vingt

les cabinets installés au-dessus de la rivière, dans la cour derrière la maison de Lillebonne, les excréments mêlés au papier emportés doucement par l'eau qui clapotait autour

toutes les images crépusculaires des premières années, avec les flaques lumineuses d'un dimanche d'été, celles des rêves où les parents morts ressuscitent, où l'on marche sur des routes indéfinissables

celle de Scarlett O'Hara traînant dans l'escalier le soldat yankee qu'elle vient de tuer — courant dans les rues d'Atlanta à la recherche d'un médecin pour Mélanie qui va accoucher

de Molly Bloom couchée à côté de son mari et se souvenant de la première fois où un garçon l'a embrassée et elle dit oui oui oui

d'Elizabeth Drummond tuée avec ses parents sur une route à Lurs, en 1952

les images réelles ou imaginaires, celles qui suivent jusque dans le sommeil

les images d'un moment baignées d'une lumière qui n'appartient qu'à elles

Elles s'évanouiront toutes d'un seul coup comme l'ont fait les millions d'images qui étaient derrière les fronts des grands-parents morts il y a un demi-siècle, des parents morts eux aussi. Des images où l'on figurait en gamine au milieu d'autres êtres déjà disparus avant qu'on soit né, de même que dans notre mémoire sont présents nos enfants petits aux côtés de nos parents et de nos camarades d'école. Et l'on sera un jour dans le souvenir de nos enfants au milieu de petits-enfants et de gens qui ne sont pas encore nés. Comme le désir sexuel, la mémoire ne s'arrête jamais. Elle apparie les morts aux vivants, les êtres réels aux imaginaires, le rêve à l'histoire.

S'annuleront subitement les milliers de mots qui ont servi à nommer les choses, les visages des gens, les actes et les sentiments, ordonné le monde, fait battre le cœur et mouiller le sexe.

les slogans, les graffitis sur les murs des rues et des vécés, les poèmes et les histoires sales, les titres

anamnèse, épigone, noème, théorétique, les termes notés sur un carnet avec leur définition pour ne pas consulter à chaque fois le dictionnaire

les tournures que d'autres utilisaient avec naturel et dont on doutait d'en être capable aussi un jour, il est indéniable que, force est de constater

les phrases terribles qu'il aurait fallu oublier, plus tenaces que d'autres en raison même de l'effort pour les refouler, tu ressembles à une putain décatie

les phrases des hommes dans le lit la nuit, Fais de moi ce que tu veux, je suis ton objet

exister c'est se boire sans soif

que faisiez-vous le 11 septembre 2001 ?

in illo tempore le dimanche à la messe

vieux kroumir, faire du chambard, ça valait mille ! tu es un petit ballot ! les expressions hors d'usage, réentendues par hasard, brusquement précieuses comme des objets perdus et retrouvés, dont on se demande comment elles se sont conservées

les paroles attachées pour toujours à des individus comme une devise — à un endroit précis de la nationale 14, parce qu'un passager les a dites juste quand on y passait en voiture et on ne peut pas y repasser sans que ces mêmes paroles sautent de nouveau à la figure, comme les jets d'eau enterrés du palais d'Été de Pierre le Grand qui jaillissent quand on pose le pied dessus

les exemples de grammaire, les citations, les insultes, les chansons, les phrases copiées sur des carnets à l'adolescence

l'abbé Trublet compilait, compilait, compilait

la gloire pour une femme est le deuil éclatant du bonheur

notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux du temps

le comble de la religieuse est de vivre en vierge et de mourir en sainte

l'explorateur mit le contenu de ses fouilles dans des caisses

c'était un porte-bonheur un petit cochon avec un cœur / qu'elle avait acheté au marché pour cent sous / pour cent sous c'est pas cher entre nous

mon histoire c'est l'histoire d'un amour

est-ce qu'on peut tirlipoter avec une fourchette ?
Est-ce qu'on peut mettre le schmilblick dans le biberon des enfants ?

(je suis le meilleur, qu'est-ce qui dit que je ne suis pas le meilleur, si tu es gai ris donc, ça se corse, chef-lieu Ajaccio, bref, comme disait Pépin, sauvé ! disait Jonas en sortant du ventre de la baleine, c'est assez je cache à l'eau mon dauphin, ces jeux de mots entendus mille fois, ni étonnants ni drôles depuis longtemps, irritants de platitude, qui ne servaient plus qu'à assurer la complicité familiale et qui avaient disparu dans l'éclatement du couple mais revenaient parfois aux lèvres, déplacés, incongrus

hors de la tribu ancienne, après des années de séparation c'était au fond tout ce qu'il restait de lui)

les mots dont on s'étonne qu'ils aient existé déjà autrefois, *mastoc* (lettre de Flaubert à Louise Colet), *pioncer* (George Sand au même)

le latin, l'anglais, le russe appris en six mois pour un Soviétique et il n'en restait que da svidania, ya tebia lioubliou karacho

qu'est-ce que le mariage ? Un con promis

les métaphores si usées qu'on s'étonnait que d'autres osent les dire, la cerise sur le gâteau

ô Mère ensevelie hors du premier jardin

pédaler à côté du vélo devenu pédaler dans la choucroute puis dans la semoule puis rien, les expressions datées

les mots d'homme qu'on n'aimait pas, *jouir*, *branler*

ceux appris durant les études, qui donnaient la sensation de triompher de la complexité du monde. L'examen passé, ils parlaient de soi plus vite qu'ils n'y étaient entrés

les phrases répétées, énervantes, des grands-parents, des parents, après leur mort elles étaient plus vivantes que leur visage, *t'occupe pas du chapeau de la gamine*

les marques de produits anciens, de durée brève, dont le souvenir ravissait plus que celui d'une marque connue, le shampoing Dulsol, le chocolat Cardon, le café Nadi, comme un souvenir intime, impossible à partager

Quand passent les cigognes

Marianne de ma jeunesse

Madame Soleil est encore parmi nous

le monde manque de foi dans une vérité transcendante

Tout s'effacera en une seconde. Le dictionnaire accumulé du berceau au dernier lit s'éliminera. Ce sera le silence et aucun mot pour le dire. De la bouche ouverte il ne sortira rien. Ni je ni moi. La langue continuera à mettre en mots le monde. Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom, de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaître dans la masse anonyme d'une lointaine génération.

C'est une photo sépia, ovale, collée à l'intérieur d'un livret bordé d'un liseré doré, protégée par une feuille gaufrée, transparente. Au-dessous, *Photo-Moderne, Ridel, Lillebonne (S.Inf.re)*. Tel. 80. Un gros bébé à la lippe boudeuse, des cheveux bruns formant un rouleau sur le dessus de la tête, est assis à moitié nu sur un coussin au centre d'une table sculptée. Le fond nuageux, la guirlande de la table, la chemise brodée, relevée sur le ventre — la main du bébé cache le sexe —, la bretelle glissée de l'épaule sur le bras potelé visent à représenter un amour ou un angelot de peinture. Chaque membre de la famille a dû en recevoir un tirage et chercher aussitôt à déterminer de quel côté était l'enfant. Dans cette pièce d'archives familiales — qui doit dater de 1941 — impossible de lire autre chose que la mise en scène rituelle, sur le mode petit-bourgeois, de l'entrée dans le monde.

Une autre photo, signée du même photographe — mais le papier du livret est plus ordinaire et le liseré d'or a disparu —, sans doute vouée à la même

distribution familiale, montre une petite fille d'environ quatre ans, sérieuse, presque triste malgré une bonne bouille rebondie sous des cheveux courts, séparés par une raie au milieu et tirés en arrière par des barrettes auxquelles sont attachés des rubans, comme des papillons. La main gauche repose sur la même table sculptée, entièrement visible, de style Louis XVI. Elle apparaît boudinée dans son corsage, sa jupe à bretelles remonte par-devant à cause d'un ventre proéminent, peut-être signe de rachitisme (1944, environ).

Deux autres petites photos à bords dentelés, datant vraisemblablement de la même année, montrent la même enfant, mais plus menue, dans une robe à volants et manches ballon. Sur la première, elle se blottit de façon espiègle contre une femme au corps massif, d'un seul tenant dans une robe à larges rayures, les cheveux relevés en gros rouleaux. Sur l'autre, elle lève le poing gauche, le droit est retenu par la main d'un homme, grand, en veste claire et pantalon à pinces, à la posture nonchalante. Les deux photos ont été prises le même jour devant un muret surmonté d'une bordure de fleurs, dans une cour pavée. Au-dessus des têtes passe une corde à linge sur laquelle une épingle est restée accrochée.

Les jours de fête après la guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait forme le temps déjà commencé, celui que semblaient

Composition Imprimerie Floch.
Impression Bussière
à Saint-Armand-Montrond, le 3 décembre 2009.
Dépôt légal : décembre 2009.
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-040247-2/Imprimé en France

171291



Les années Annie Ernaux

Cette édition électronique du livre
Les années d'Annie Ernaux
a été réalisée le 29 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070402472 - Numéro d'édition : 171291).

Code Sodis : N43235 - ISBN : 9782072407291
Numéro d'édition : 229308.